LES RÉGICIDES,

OU

LE BONHEUR PROMIS.

Au séjour du tonnerre un prince ambitieux
Ose prétendre au trône occupé par les dieux;
Il montre aux assassins une illustre victime,
Et leur inspire à tous le courage du crime.
Il veut que dans l'histoire un forfait éclatant,
Eternise l'opprobre auquel son cœur prétend.
Mais si son bras sanglant s'empare de la foudre,
Je la vois s'embraser pour le reduire en poudre.

Les Régicides, *tragédie*. Acte second. Scéne Ire.

A LONDRES
Et se trouve,
Chez tous les Marchands de Nouveautés.

1791.

DERNIERE SÉANCE

DES

RÉGICIDES,

OU

LE BONHEUR PROMIS.

ELLE vient donc de relever ſon front ſouillé de ſang & d'opprobres, cette faction qui feint de ne vouloir aucun roi, pour placer ſur le trône, un homme dont la vie privée eſt un tiſſu de lâchetés, de fourberies & de crimes, & dont l'exiſtence publique offre toutes les intrigues & tous les projets d'un régicide. Quoi! l'aſſaſſin de la famille royale, prétend occuper un trône qui fut toujours entouré de la vénération françaiſe; & pour le rendre digne de lui, il a ſoin de l'environner des mépris du peuple & des complots des factieux. Il l'a juré dans la noirceur de ſon ame, rien ne ſera ſacré pour lui. Il manque encore un

forfait à ceux qu'il a tentés; c'eſt celui qui, plaçant la couronne ſur ſa tête, en fera un objet d'horreur pour ceux qui ſeroient appelés à la porter après lui, & qui ſe verroient pourſuivis par les ſpectres du remords, s'ils oſoient la recevoir.

Eh quoi! les poiſons de l'infâme d'Or..... ſont donc encore dévorans, & l'air contagieux qu'il reſpire, frappe ceux qui l'entourent du même vertige que lui. Je les croyois diſperſés; les factieux ſoudoyés par lui, je les croyois anéantis dans leur aviliſſement, ſur-tout depuis que je les voyois rougir de leurs liaiſons avec ce monſtre régicide. Mais non, les ames dignes de ſeconder ſes projets, ne perdent pas ainſi les barbares habitudes contractées avec lui; elles ſe ſont ranimées pour de nouvelles horreurs dans les vapeurs de la débauche; elles ont fait un nouveau ferment de troubler la France; les ſcélérats ont pris la coupe des conjurés, ils ont teint de ſang leurs lèvres décolorées par la rage; ils l'ont fait filtrer dans leur cœur, il va inſpirer leurs diſcours.... .

Déjà les émiſſaires ſont répandus dans les galeries du manège; ils applaudiſſent en for-

cenés à toutes ces prétendues convictions, que la fureur du républicanisme accumule contre un roi prisonnier. Ils souflent comme les furies, la flamme rapide de la révolte dont ils ont pris l'étincelle dans les conciliabules présidés par les Lameth & Barnave. Ceux-ci répandus sur les gradins du manège, donnent le signal, indiquent aux émissaires ce qu'il faut applaudir ou réprouver. Pendant ce tems, le forcené Charles, assis sur le digne fauteuil, feint de désaprouver ce qu'il appelle l'irrévérence des galeries; & son discours encourage encore leur approbation tumultueuse. (1) Tout est préparé pour consommer l'attentât le plus

---

(1). Le d'Orléans a imaginé un nouveau moyen de lier à ses complots par les motifs les plus forts ceux qui les exécutent. Il s'est rappelé ce que faisoit le vieux la Montagne, & il a rassemblé comme lui plusieurs jeunes gens déterminés, qu'il enivre de plaisir & de débauche. Ensuite il les lance dans le royaume, en promettant à ceux qui se seront distingués dans quelque émeute, qui apporteront une liste des têtes qu'ils auront abattues, les délices de sa piscine; Agnès de Buffon se permet même, en leur faveur, de faire quelques infidélités à son illustre amant. On devine quel serra le prix du forfait que placera celui-ci sur le trône. La précoce Paméla y jouera un rôle bien intéressant.

odieux. On eſt convenu dans le dernier conciliabule qui s'eſt tenu aux écuries d'Orléans, de laiſſer parler d'abord le fougueux Roberſpierre, républicain déclaré, il tonnera contre ce qu'il oſera appeler le parjure de Louis XVI, il appuyera ſes virulentes déclamations de pluſieurs lettres qu'il ſuppoſera lui être adreſſées par les départemens, & qui toutes demanderont une juſtice ſévère.

Vanier & Pethion liront après lui deux diſcours auſſi vigoureux, qui ont été fabriqués dans l'antre du Patriote Français. Barnave tergiverſera d'abord, il épiera les impreſſions qu'auront produites les diſcours précédens; il ſaiſira les murmures, s'arrêtera à propos, cherchera à réunir les deux extrêmes, & à demander de nouveaux fers pour le roi priſonnier, dont la captivité amenera un conſeil de régence, à la tête duquel on mettra d'Orléans. Ce jour, le Palais-Royal ſera trèsbruyant, on y verra même le buſte du régicide; on le couronnera, les brigands ſoudoyés applaudiront, il ſera porté au milieu des hurlemens juſqu'aux portes de l'aſſemblée qui ſe dit nationale.

Si quelques députés courageux affrontent

les poignards qu'on aura eu ſoin de leur montrer avant leur entrée au manège, s'ils veulent parler en faveur du monarque légitime; les fureurs, les trépignemens, les menaces des galeries étoufferont leurs voix, car ce jour on n'entendra que les Clémentins. Le héros des deux mondes paroîtra s'appitoyer ſur le ſort de ſon roi; mais il eſt convenu qu'il pâlira à un certain ſigne du préſident, qu'il ſe trouvera en foibleſſe, qu'on verra ſes yeux humides de larmes; bien entendu qu'on apoſtera un huiſſier pour le recevoir dans ſes bras. Au milieu du tumulte que cauſera ce coup de théâtre, on fermera la diſcuſſion déjà trop avancée. Le préſident recueillera les voix, & il ſera décidé, à la majorité d'une ſeule, que Louis XVI eſt détrôné, & que d'Orléans prendra ſa place.

Veut-on connoître le diſcours que d'Orléans a tenu dans la dernière ſéance des régicides? Ce jour, l'éloge de Damiens avoit été prononcé par un de ſes dignes parens. Le ſieur Laclos avoit donné en termes pompeux, une théorie des empoiſonnemens, extraite des papiers du feu duc régent. Tous les auditeurs étoient dans l'ivreſſe, lorſque le grand-maître

s'eſt montré à la tribune. La dignité de ſon coſtume, & la ſévérité des attributs dont il s'étoit décoré, ont frappé d'admiration : il avoit la robe du jacobin Clément, le poignard de Ravaillac, & le couteau de Damiens; les buſtes des trois régicides étoient placés au-deſſus de ſa tête. A cet aſpect, chacun s'est écrié que le ſien étoit digne d'y figurer. Comme les buſtes de ce ſcélérat ſe trouvent toujours à portée dans les grandes occaſions, on a préſenté auſſi-tôt celui dont la populace ſoudoyée s'étoit ſaiſie le jour du départ de Louis XVI; & l'inauguration s'eſt faite.

« Frères, a dit d'Orléans, ivre de joie, au » milieu des opprobres qui depuis quelques » années s'attachent à mon exiſtence, aucun » n'eſt plus doux à mon cœur que celui dont » vous venez de m'honorer. Depuis long-tems » il étoit l'objet de mes vœux les plus ardens; » il ne pourroit m'être accordé par une plus » auguſte aſſemblée, ni dans de plus hau- » tes circonſtances. Je ſens toute l'impor- » tance de la leçon que vous me donnez; je ſuis » trop lâche pour haſarder un pareil atten- » tât; mais j'aurai le courage de l'ordonner, » & la généroſité de le payer. Les tems ſont

» venus, frères, où vous devez avoir de la
» hardiesse pour moi, & mériter les récom-
» penses, que je destine aux succès de vos
» nobles efforts. Si vous me faites roi, ne
» craignez pas que j'aie une seule volonté, ni
» que j'empêche un seul forfait; je régnerai
» par vous, & vous commanderez pour moi;
» vous serez les ministres du peuple, en même-
» tems que ceux de mes plaisirs, les intendans
» & les pourvoyeurs de mon sérail. Atten-
» dez-vous, frères, à voir successivement,
» mon trône partagé par une blanchisseuse
» du Roule, par une femme bel esprit, &
» même par le digne objet qui, recueilli dans
» la fange de la débauche, a reçu les prémices
» de mes embrassemens. Ces alliances assorties
» n'étonneront pas le peuple français, qui, dit-
» on, me méprise; mais grace à nos brigands
» & à vous, frères, nous le forcerons au
» silence; car j'entends le priver de cette
» liberté que j'aurai juré de protéger; je
» proscrirai les honnêtes gens, & mon régne
» sera celui des factieux, des débauchés, &
» des escrocs. J'en fais le serment au nom des
» trois grands hommes auxquels vous avez
» daigné m'assimiler aujourd'hui par une mé-
» morable apothéose ». Ainsi parla d'Orléans,

& l'aſſemblée témoigna, par ſes applaudiſſemens, combien elle étoit ſatisfaite de la turpitude de l'honorable membre; chacun ſe ſépara pour exercer le rôle qui lui étoit aſſigné dans le grand forfait qu'on prépare (2).

---

(2). On a remarqué dans cette belle ſéance, un général fameux par des exécutions populaires, & qui, dans des tems urgens, s'eſt réuni à des clubs qu'il mépriſoit; il y étoit incognito, mais chacun l'a reconnu à la rougeur de ſon front. Danton a jugé qu'il avoit honte de la compagnie dans laquelle il ſe trouvoit, & a fait la motion de rappeler à l'ordre, un homme qui oſoit rougir d'horreur ou de crainte. La motion a été accueillie, malgré les oppoſitions de Barnave, qui promettoit ſur ſon honneur d'accoutumer le novice à écouter ſans frémir les diſcours les plus ſanguinaires. Après la ſéance, le général a ſerré la main à Danton, pour le remercier de l'utilité de ſa dénonciation, à Marat & à Camille Desmoulins, pour les inviter à ne plus déclamer contre lui, puiſqu'il eſt initié, & a prié ſon chaud partiſan de remplir l'engagement qu'il avoit pris devant l'auguſte aſſemblée. Depuis ce tems, Barnave ne quitte pas le général, il l'endoctrine, & le façonne à des crimes dont il avoit la bêtiſe de s'effaroucher.

PROJETS

DES

RÉGICIDES.

O U

Les avantages de la Révolution appréciés ce qu'ils valent.

JE commence à le croire, les dernieres paroles des mourans ſont prophétiques & ſacrées, ſur-tout lorſqu'elles ſont arrachées par un ſentiment involontaire, qui fait ſortir de leurs lèvres agoniſantes, des vérités que l'intérêt ou la mauvaiſe foi retenoient dans le ſecret de leur cœur. Un homme que tous les partis ont redouté, que les factieux encenſoient, parce que ſes paſſions leur étoient favorables; qui auroit pu égaler les plus grands orateurs de l'antiquité, s'il eût aimé ſa patrie, s'il n'eût pas ſacrifié ſon honneur à ſa gloire, & ſes opinions

politiques au deſir de flatter les erreurs populaires. Si, cédant aux mouvemens d'un noble enthouſiaſme ſon éloquence n'eut pas été le tocſin de la révolte, & ſa plume le poignard des factions; ſi, dirigeant l'énergie de ſa raiſon vers le bien géneral, il eut balancé tous les partis, refroidi leurs exagérations & démaſqué leurs perfidies. Mirabeau enfin, qu'une profonde connoiſſance du cœur humain & une grande prévoyance éclairoient ſur les événemens néceſſaires dans une révolution commencée & prolongée par l'anarchie a dit, dans un moment où l'on doit recueillir avec un reſpect religieux les ſentences que laiſſe échapper un eſprit qui s'éteint : *J'emporte avec moi le deuil de la monarchie, les factieux s'en partageront les lambeaux.*

Prévit-il alors que l'autorité royale déjà anéantie par une conſtitution monſtrueuſe, alloit encore être réduite au dernier degré de l'aviliſſement & de la nullité. Put-il voir, qu'entraîné par un courage qui l'honore, Louis XVI fuiroit enfin l'horreur de ſa priſon ; diroit la vérité aux repréſentans d'un peuple qu'on égare, & recevroit pour prix d'un effort héroïque des chaînes plus péſantes &

le nom d'efclave qu'on n'avoit encore ofé lui donner, quoiqu'il ne fût le maître d'aucun de fes mouvemens. Vit-il qu'une nation crédule dont les émeutes fanglantes dirigent par fecouffes, une affemblée qui fe dit nationale, qu'un vil amas de brigands, qui depuis quelques années, fait la loi, la détruit, la change, l'explique & l'exécute au gré de fa frénéfie, anéantiroit par-tout les traces de la royauté, & verroit fa hardieffe coupable tolérée par le filence des magiftrats, applaudie par les factieux qui les excitent en leur indiquant ce qu'il faut profaner ou renverfer. Vit-il les bons Français réduits à pleurer dans le filence les crimes du peuple, les malheurs d'une famille augufte, & l'inaction à laquelle ils font forcés au milieu des égaremens qui provoquent leur courage. S'attendoit-il que l'affemblée nationale, quittant tout-à-fait le mafque qu'elle gardoit pour mieux abufer l'opinion, profiteroit de la première démarche hardie du roi qu'elle paroiffoit laiffer à la France, pour faifir une autorité qui fixoit fon ambition, trahiroit elle-même les fermens qu'elle a commandés au refte du royaume & menaceroit un malheureux monarque des horreurs

& des vexations d'un pouvoir ufurpé. Non il ne put prévoir tant d'audace, il parloit des événemens qu'il avoit eus fous les yeux, des entreprifes qui avoient fappé le trône; mais nulle probabilité ne pouvoit lui faire préfumer les derniers attentâts de cette horde de brigands.

Non, au milieu de leurs regrets, les partifans de la monarchie, ne favoient pas qu'ils verroient encore les degrés du trône, & le palais des rois fouillé par de nouvelles horreurs, qu'une partie de la France applaudiroit à de nouveaux défordres & fouffriroit que des mains royales reçuffent des fers au lieu du fceptre qu'elles tenoient d'une longue fuite d'ayeux. J'ofe le croire, fi tous les Français avoient affifté au retour du roi, s'ils l'avoient vu environné des terreurs de la mort, des frémiffemens de la haine & de l'opprobre de la fervitude, s'ils avoient vu fon front augufte voilé par la douleur, la ftupeur de leur fouveraine, l'innocence de fon fils & les preffentimens funeftes qui agitoient le cœur de fa fille. S'ils avoient vu l'empreffement féroce avec lequel on fixoit un fi hideux tableau, s'ils avoient entendu

les cris ſourds qui demandoient du ſang, ou qui excitoient à la vengeance ; s'ils avoient vu traîner lentement dans une voiture poudreuſe cette auguſte famille qui palpitoit d'effroi, & qui voyoit de toutes parts des armes dirigées contre elle. Dieu ! qu'auroient-ils éprouvé, ſi enſuite, promenant leurs regards ſur le ſoi-diſant congrès national, ils avoient pu ſaiſir d'un côté l'expreſſion d'une joie barbare, & de l'autre, les tortures d'un déſeſpoir impuiſſant. Je le crois, ils auroient demandé des armes, délivré leur roi, ils ſeroient morts en défendant ſa liberté, ils ſeroient morts comme des Français doivent mourir quand ils ſont courageux & qu'ils lient l'honneur de la patrie à celui de leur roi.

Que veulent-ils maintenant, ces revoltés dont le pouvoir atteint impunément les têtes couronnées, dont les poiſons brûlent une nation crédule & égarée, dont les ordres agitent & ameutent les incendiaires & les aſſaſſins. Que veulent-ils, après nous avoir enlevé le monarque que nous reſpections, après avoir ébranlé le royaume dans ſes derniers fondemens, après avoir promené la

hache ſur toutes les têtes qui n'obéiſſoient pas à leurs volontés impérieuſes ? Que feront-ils de plus ? ils ſont les maîtres. La ruine entière de la France, ſera-t-elle le complément de leur ouvrage, & le terme de leurs efforts ?

Doivent-ils nous donner une multitude de rois [3], dont les paſſions diſcordantes ſe heurteront entre-elles après avoir porté ſur toutes les inſtitutions politiques leurs ravages & leur autorité deſtructive ? Qu'ils montent ſur les débris qu'ils ont entaſſés ; qu'ils nous donnent maintenant ce bonheur, ce repos, long-tems promis & ſi inutilement attendus ; qu'ils prouvent par leur conduite qu'un pouvoir établi ſur les ruines.

---

(3) Il eſt impoſſible de douter que les infidèles députés du tiers ne veuillent faire durer leur ſciſſion juſqu'à ce qu'ils tombent par lambeaux. Pluſieurs, entr'autres MM. Lameth & Barnave ont dit qu'ils mourroient plutôt ſur les bancs du manège que de céder au vœu fortement exprimé des départemens qui les invitent à repoſer leurs mains ſanglantes & meurtrières. Le pouvoir eſt ſi doux au cœur des uſurpateurs. Il y a d'ailleurs tant de forfaits à commettre encore qu'on n'oſe pas les abandonner à des ames timides & ſans expérience.

d'une autorité héréditaire & légitime, qu'un pouvoir fortifié de toute la fureur des paſſions populaires, dirigé par la tyrannie capricieuſe de quelques écrivains fanatiques, peut avoir une utilité durable, & un but légitime ? Qu'ils prouvent, qu'une forme de gouvernement établie dans les orages de la diſcorde, & diſcutée au milieu de la réſiſtance de tous les intérêts, peut remplacer celle qui étoit aſſiſe ſur des baſes antiques & éprouvées ; qu'ils enfantent cette république, vers laquelle tendent leurs efforts, & qu'ils ſoufflent ſur ce fantôme royal qu'ils ne nous laiſſoient que pour nous apprendre à le mépriſer.

Mais qu'ils nons inſtruiſent, qu'ils s'inſtruiſent eux-mêmes par les grands événemens retracés dans l'hiſtoire ; qu'ils voient l'inſtinct de tous les hommes, les portant naturellement à confier la maſſe de leurs forces au plus habile, au plus ſage ou au plus courageux ; qu'ils voient des monarchies longtems floriſſantes, reſter ſeules au milieu du choc des ſiécles & des ſecouſſes de l'univers, & réſiſter aux volontés changeantes des peuples. Qu'ils voient le royaume de France

fondé par des hommes libres, sous les auspices d'un roi, parvenir avec l'influence d'un tel gouvernement au premier rang, parmi les puissances d'Europe ; qu'ils nous montrent ensuite une seule république, où les troubles intérieurs n'aient déchiré le sein de la patrie, où les factions n'aient fait des lois tyranniques, commis des forfaits atroces ; ou de simples citoyens n'aient abusé du penchant que tous les hommes ont pour les rois, afin de détruire le régime équivoque & passager de la démocratie ; & pour venger le gouvernement monarchique des mépris d'un républicain turbulent.

Qu'est-ce qu'un pouvoir que toutes les mains peuvent saisir, qui obéit à des hommes ivres de licence, aux sombres calculs de l'ambition ou aux inquiétudes des scélérats? Qu'est-ce qu'un gouvernement où les loix sont proposées par des tribuns factieux, reçues dans des assemblées tumultueuses, où la voix des bons citoyens est étouffée par les hurlemens des mercenaires & des malintentionnés ; où tous les magistrats, quelles que soient leurs fonctions & leur caractère,

doivent

doivent encenſer l'opinion publique, voient leur vie menacée par les ſtylets de la trahiſon, & leur réputation flétrie par les poiſons de la calomnie ; où perſonne n'a des facultés politiques que pour commander le mal, & aucunes pour réprimer les émotions populaires ; enfin, où rien n'eſt ſacré que la volonté du peuple, presque toujours délirante & deſpotique. Et c'eſt une pareille conſtitution qu'on nous vante : & c'eſt après avoir vu tous les excès que ſon nom ſeul a enfantés, qu'on oſe offrir cet avorton monſtrueux.

Auparavant, il faut égorger les citoyens paiſibles, pour qu'ils ne voyent pas déchirer par lambeaux un royaume floriſſant, & qu'ils n'éprouvent pas les longues terreurs d'une mort inévitable.

Eh ! qu'avoit donc fait ce roi, qui, effrayé de l'abîme creuſé ſous ſes pas, par les emprunts ruineux & les faux calculs de Necker, (3] appelloit autour de lui les états-

(4) C'étoit ce commis Necker qui propoſoit au roi de donner au tiers-état cette influence qui a été

généraux, comme un père réunit ſes enfans pour s'occuper avec eux des intérêts & des

---

ſi funeſte à la monarchie; c'étoit lui, qui, après avoir captivé les ſuffrages d'une nation frivole, s'érigeoit en directeur du prince, régentoit les états généraux, & laiſſoit entrevoir aux repréſentans du tiers, dans un diſcours adroit, ce qu'ils pourroient oſer contre les deux autres ordres. Il ſe gardoit bien de leur dévoiler les myſtères ténébreux de ſon adminiſtration, les erreurs de ſes calculs financiers, & la faveur particulière qu'il avoit accordée aux agioteurs. Il rejettoit ſur d'autres miniſtres un mal qu'il avoit cauſé. Auſſi a-t-il mérité d'être le digne appui de d'Orléans, de voir ſon buſte promené en triomphe avec celui du régicide, & de ſervir de prétexte, de prête-nom à l'inſurrection préparée d'une poignée de ſcélérats. Il a mérité d'être un des principaux agens du complot qui avoit pour but d'affamer la France, de rejetter ſur le roi cette trame odieuſe, & d'exciter les aſſaſſins qui ſe ſignalèrent dans les journées des 5 & 6 octobre. Quel fruit a-t-il retiré d'une conduite ſi atroce? les malédictions du peuple, la haine des honnêtes gens, & les perſécutions des factieux qu'il avoit favoriſés; ſon glorieux miniſtère s'eſt terminé par une fuite honteuſe; ce qui étoit plus déchirant pour lui, c'eſt qu'il emportoit les remords de ſes forfaits & le ſentiment poignant de les voir utiles à d'autres. Voilà ces hommes que la nation déifie. Idoles monſtrueuſes & fragiles! l'opinion incertaine qui vous éleva, hâtera toujours elle-même votre chute.

malheurs de leur famille. Il ne connut alors les maux dont nous étions victimes, que par u r excès, son cœur avoit toujours jugé les intentions de ses agens sur les siennes, il vouloit notre bien, & sa volonté tranquillisoit sa conscience, en lui persuadant que nous étions heureux. Lorsqu'il a connu qu'on avoit trompé sa religion, pouvoit-il mieux faire, que de nous intéresser à la guérison de nos maux politiques. Ne pouvoit-il pas, lorsqu'il étoit sur de l'obéissance de la majorité de la nation, dépositaire de toutes les forces de l'empire, maître & législateur, nous commander la soumission, & n'exiger qu'une partie des sacrifices que nous avons accordés aux espérances chimériques dont on nous a bercés; il auroit lui-même cicatrisé les playes de l'état, nous aurions encore une industrie active & un commerce florissant; nous serions arbitres du sort de l'Europe, & le peuple le plus généreux de la terre. La noblesse française seroit un des plus fermes appuis du trône, & nous aurions conservé la religion de nos pères; au lieu que maintenant il ne nous reste plus ni gouvernement ni principes religieux. Au moins, si après tant de revers, nous avions

des loix plus ſages & plus reſpectées ; ſi la force publique étoit dirigée par des hommes fermes & vertueux ; ſi les eſpérances de l'avenir aidoient à ſupporter les ſouffrances actuelles, mais non : notre misère eſt telle qu'il nous faut encore des convulſions & la ſubverſion totale du nouvel ordre de choſes.

Etoit-ce, après tant de promeſſes faſtueuſes, de ſermens commandés, (5) de fédé-

---

(5) Rien ne prouve mieux combien les légiſlateurs factieux croient peu à la ſtabilité de leur mépriſable ouvrage, que les précautions qu'ils ont priſes pour y attacher les Français. Ils ont tenté mille fois leur opinion chancelante, & ne pouvant la fixer par le bonheur, ils ont voulu l'entraîner par des ſermens. Ils ont proſtitué la religion de cet engagement ſacré, & ils ont fini par le rendre nul & illuſoire, ſoit par les promeſſes qu'ils exigeoient, ſoit par le motif qui les faiſoit accorder. Des ſermens ! en ſuppoſant que l'on put en faire de commettre le crime, & de conſommer un chef-d'œuvre de ſcélérateſſe, n'étoit-il pas de la derniere mal-adreſſe de les exiger pour une conſtitution informe, & qui étoit à peine commencée. Il eſt facile de voir qu'on prétendoit lier aveuglément les Français, & ſe mettre dans le cas de leur oppoſer la religion de leur promeſſe lorſqu'ils auroient été révoltés des attentâts qu'on préparoit. Des

rations brillantes [6], de fêtes ruineuſes

---

fermens ! eh ! peut-on ſubſtituer ce nom à ces engagemens frivoles que la tyrannie exigeoit, & qui lui étoient accordés par la crainte ou par la crédulité. Chaque crime projetté enfante maintenant un ferment nouveau ; on a juré dans le tems de proſcrire les nobles, de dépouiller le clergé, d'accorder de la confiance aux papiers qui ont remplacé l'argent ; le ferment exigé des prêtres a fait trahir aux uns leur conſcience, & abandonner aux autres tout ce qu'ils poſſédoient ſur la terre, même les autels ſacrés qu'ils embraſſoient en frémiſſant des horreurs qui alloient les ſouiller. Tout récemment encore on a voulu faire jurer aux officiers de n'obéir qu'aux ordres du congrès des factieux, & de mépriſer leur roi. Mais graces à leurs ſoins, les légiſlateurs verront bientôt l'armée ſans chefs, ils verront que la nobleſſe françaiſe ne connoît, *ne veut garder que le ſerment qu'elle a fait* à ſon roi, & que les plus affreux ſupplices ne lui en arracheroient pas un autre qui fût contraire à celui-là. Il faut nous attendre que dans quelques jours on va nous donner encore une nouvelle formule de laquelle on aura effacé le vain mot de roi proſcrit maintenant de tous les monumens élevés par les rébelles.

(6) Les uſurpateurs ſéans au manége, ont eu le ſecret d'ébranler toute la France pour une fédération qui conſacrat l'anniverſaire du 14 Juillet, jour à jamais mémorable dans les pages ſanglantes des factieux & dans les faſtes de la monarchie. Rien dans cette inconcevable cé-

[7], que nous devions attendre un état si fâcheux. Que de maux produits par des rêves politiques ; ils ouvriront l'abîme où s'engloutiront & la liberté dont nous avons abusé, & les vaines prétentions qui flattoient notre orgueil. la plus grande partie de la France meurt de besoin ; le reste fuit dans les régions

---

rémonie ne fut digne du peuple Français ; des décorations en papier étoient le symbole de la mobilité & de l'existence fragile de l'édifice qu'alloit soutenir le serment exigé. Un amas informe, un mole monstrueux formoit l'autel de la patrie, image parfaite de l'ouvrage des législateurs, qui onr accumulé sans ordre quelques lois extravagantes & qui appellent cela une constitution. On remarquoit le désordre de l'ivresse au lieu de la sérénité d'une satisfaction paisible, des cris confus & discordans au lieu des hymnes sublimes, qu'une cérémonie semblable auroit inspirés au cœur des Français s'ils y étoient venus jurer fidélité à un pouvoir légitime. Après le *jurement*, on s'est étourdi dans des fêtes où il y avoit plus de profusion que de recherches, plus de débauche que de plaisir, d'où les citoyens inactifs étoient exclus, parce que l'égalité le vouloit ainsi ; enfin les frères d'armes qui étoient venus visiter les Parisiens, ont emporté avec la reconnoissance des manières gracieuses qui les avoient accueillis, le souvenir cuisant des erreurs du libertinage, les fruits amers de la corruption, & peut-être le bonheur d'être initiés aux complots

étrangères, & bientôt les ſpectres errans ; que l'on trouve partout où il y a des meurtres à commettre où des eſpérances de pillage, manqueront des reſſources affreuſes qui les ſoutenoient, & dirigeront leurs derniers efforts contre les ſcélérats qui les ont corrompus. Bientôt nous ne ſerons plus aux yeux des autres peuples, qu'un amas d'aſſaſſins qui ſe repaiſſent des cris du déſeſpoir, ou des contorſions de la douleur. [1]

---

des régicides ; de ſorte que la grande fédération du 14 Juillet peut bien n'avoir cauſé à ceux qui y étoient venus avec une ame toute romaine, que des dépenſes ruineuſes, quelques maladies honteuſes, & par deſſus tout, l'ineſtimable bienfait d'un cœur qui s'endurcit au crime, & ne redoute plus aucun attentat. Tant les révolutions inſtruiſent les hommes en leur donnant des facultés inconnues !

(7) Que Voltaire auroit-été ſatisfait, diſent tous nos enragés, s'il avoit pu jouir des hommages d'un peuple libre, & de l'apothéoſe qu'il lui a décernée ! Pour moi, qui apprécie partout le ſentiment qui dirige les hommes, & qui juge ce qu'il produit par le motif qui l'inſpire ; je ne vois dans ce prètendu triomphe de Voltaire, qu'une maſcarade ridicule & un hommage dont l'encens auroit plus affecté ſon odorat qu'il n'auroit enivré ſon cœur.

Achevons de nous détruire, ravageons nos frontières, isolons-nous du reste de la terre.

Depuis quelque tems l'appareil militaire se mêle même aux objets les plus paisibles; le français veut donner un air terrible & martial à tous ses délassemens, & je ne m'étonnerois pas d'apprendre que tel parisien a voulu accoler sa maîtresse ou sa femme, l'épée au poing & deux pistolets à la ceinture, mais gare que les armes n'amusent son enfance & ne le détruisent dans l'age mur.

Les honneurs rendus au génie doivent être aussi vastes que sa pensée, aussi immortels que ses productions. Que signifient ces détachemens de soldats, de prétendus vainqueurs de la bastille, dont les figures patibulaires ont rappellé les brigands du 14 Juillet, & les assassins du 5 octobre. Etoient-ils dignes de figurer dans la marche triomphale des restes du chantre de Henri IV. Des bataillons armés devoient-ils ouvrir un pareil cortége? On prétend que M. d'Orléans avoit recommandé au municipal Charon les vigoureuses pucelles qui avoient entraîné le peuple au fameux voyage de Versailles, pour qu'elles fussent décorées des robes flottantes destinées dans les anciens triomphes aux vierges grecques ou romaines. Comme le cortége devoit passer sous les grilles de la prison de Louis XVI., on a accueilli avec transport l'heureuse idée de M. d'Orléans, afin de donner au roi une seconde représentation de la marche désordonnée des brigands qui allerent ensanglanter son palais; il est à propos dans les circonstances où nous sommes, d'effrayer beaucoup son ame, c'est

Depuis ſi long-tems on nous dit que nous pouvons nous ſuffire à nous-mêmes ; & puiſque la licence eſt l'objet de tous nos vœux, immolons à ſon image ſanglante ceux qui voudront nous dire que nous ne ſommes pas dignes de la liberté. Enſuite pour nous rétablir tout-à-fait ſur les baſes de l'ordre naturel, détruiſons nos maiſons, abandonnons nos villes, nos arts, nos familles, jettons nous dans l'horreur des bois, faiſons dépendre notre exiſtence de notre adreſſe & de nos forces, & le ſoir quand la chaſſe

---

là le projet de ces meſſieurs.

Quel a été mon étonnement, lorſque j'ai vu au-deſſus du char triomphal, l'effigie de Voltaire. L'air de vie qu'on avoit voulu lui donner, n'offroit que l'effrayante inſenſibilité de la mort ; ſes yeux étoient fixes, hagards, & exprimoient de l'horreur pour la couronne, dont la renommée mènaçoit un front qui ne fut jamais flétri : je n'ai vu qu'un ſpectre hideux, où mon cœur cherchoit de précieux ſouvenirs & de nobles images ; je n'ai recueilli que des idées affligeantes, en voyant des dépenſes ſi frivoles dans un tems où les malheureux languiſſent & demandent du pain, au lieu de fêtes & de ſpectacles.

Comment peut-on amuſer ainſi les oiſifs & les enragés aux dépens des pauvres & des hommes crédules ?

n'aura pas fourni des alimens à notre corps fatigué, mettons-nous en embuſcade, jettons-nous ſur le premier individu qui s'offrira à notre voracité, & cherchons dans ſes membres palpitans une nourriture qu'un autre va peut-être trouver auſſi dans les notres. La miſère & la férocité ſont encore les moindres inconvéniens de la vie errante. Voilà où doivent nous conduire les conceptions extravagantes qui préſident à nos deſtinées. On veut faire de nous un peuple ſans loix, ſans induſtrie, & livré à toutes les horreurs de l'inſociabilité. Voilà ce chef-d'œuvre de république qu'on nous prépare.

Français, vous pouvez encore être heureux malgré vos imprudences & vos excès ! ralliez-vous autour de cette minorité courageuſe qui depuis ſi long-tems lutte avec héroïsme contre les erreurs de vos opinions exagérées, reſte ferme au milieu de vos attentâts & de vos menaces, qui ſeule, préſente encore l'image touchante d'un attachement ſans bornes pour la monarchie, quoiqu'elle ſoit ſuſpendue ſur les vaſtes ſciſſures ouvertes par vos ſecouſſes politiques. Ah ! ceſſez de ré-

pandre le ſang, & de vous perdre en aveugles dans un labyrinthe où vous attend le Minotaure. Briſez d'infâmes ſermens, ayez le courage d'abjurer vos erreurs. Quoi! voudriez-vous que toutes les puiſſances étrangères fiſſent de votre royaume un vaſte tombeau qui atteſteroit des vengeances terribles, de grands forfaits & une réſiſtance inſenſée. Jettez les yeux ſur ce roi flétri par votre haine, épuiſé par ſes douleurs, & qui attend dans la ſolitude de ſon palais, que vos cœurs, que votre compaſſion viennent lui rendre un amour qu'il mérite, & rompre des fers dont ſa bonté s'indigne. Voyez ſon auguſte épouſe, qui ſeule au milieu de complots, reſte indépendante & courageuſe, qui ſeule, refuſa de plier ſa tête couronnée ſous un joug populaire, qui ſemblable au rocher qui voit mourir à ſes pieds la fureur impuiſſante des vagues, attend ſans les redouter les derniers tranſports de votre rage & oppoſera aux forcenés qui demandent ſa tête, ſa grandeur d'ame & une fierté qui ne s'eſt jamais démentie; voyez-la regarder autour d'elle & n'y trouver que des eſpions, des mercénaires & des bourreaux. Elle appelle ſon fils, & vous l'arrachez à ſon amour.

Son fils ! c'eſt donc ſur lui que repoſent maintenant vos eſpérances. Si jeune encore, vous voulez fermer ſon ame aux douceurs de l'amitié, le ſouſtraire aux ſoins de la tendreſſe maternelle ; vous voulez l'initier à vos complots, lui inſpirer vos intentions perfides, mais le caractère qu'il a reçu de la nature ; l'ame des Bourbons ſe roidira malgré ſon enfance contre vos impreſſions & vous lui apprendrez à mieux haïr le pouvoir populaire en prétendant l'y ſoumettre.

Je te le répéte, Nation autre-fois ſi franche, ſi généreuſe & ſi humaine, c'en eſt fait de toi ſi tu cédes encore aux mouvemens que t'impriment les mèchans, ſi tu te repais des chimères de la république. Ne crois pas ceux qui te diſent que le monarque a abdiqué en quittant ſa priſon. Son devoir, ſon honneur, ſa ſûreté lui impoſoient la loi de rompre ſes fers, puiſque tu inſultois toi-même à ſa foibleſſe, & que tu le mépriſois dans ſa dépendance. Il vouloit te forcer à devenir heureuſe, réunir autour de lui les partiſans de la monarchie, la rendre floriſſante, inattaquable, & rétablir ſa prépon-

dérance en Europe. Il vouloit corriger des loix informes & impuiſſantes, rétablir ton crédit & donner du pain à ceux qui n'ont recueilli dans la révolution que des beſoins plus impérieux. Voilà ſon crime. Dois-tu te laiſſer abuſer par le premier énergumène qui ne te parle de liberté que pour te rendre coupable & qui ne prétend te donner le ſecret de tes forces que pour les diriger vers des forfaits utiles à ſon ambition. Quoi, il ſera dangereux de te dire qu'on te trompe! Où eſt ce bonheur qu'on t'a promis, & quels ſont ces bienfaits qui t'attachent ſi fortement au nouvel ordre de choſes ? Ton bonheur pouvoit-il s'établir par des proſcriptions, au milieu des images les plus ſanglantes & des diviſions les plus funeſtes ? Ta proſpérité devoit-elle dépendre d'uſurpations injuſtes & de calculs extravagans ? Quels ſont les abus qu'on a détruits, qui n'ayent été bientôt remplacés par d'autres plus intolérables. Si l'ancien régime fut comme on te le perſuade le règne des deſpotes, le nouveau eſt celui des brigands : ceux-ci ſe ſont diſputé tes dépouilles, ils ont tout envahi.

Tu as détruit la nobleſſe dont l'exiſtence

antique portoit ombrage aux intriguans qui s'indignent de leur obſcurité. En ſouffriras-tu moins l'oppreſſion des riches, en ſeras-tu moins la victime de l'ambition des méchans. D'ailleurs dévois-tu porter des mains ſacrilèges ſur ce corps reſpectable élevé par la reconnoiſſance & la vénération de tes pères. Mais tu ne l'as pas détruit puiſqu'il te reſte encore l'inéfaçable ſouvenir de ſa loyauté de ſon héroiſme, & que tu as été forcé de conſerver les trophées élevés à ſes ſervices & à ſes victoires.

Tu as renverſé les parlemens qui avoient, il eſt vrai, pouſſé trop loin leurs prétentions: mais crois-tu que des hommes ignorans ou ſans principes, qui ne dépendent d'aucun corps, qui leur faſſe une loi ſévère de l'honneur, & qui veille ſur leurs démarches, rempliront mieux des fonctions ſi importantes. A qui répondront-ils de leurs jugemens, envers qui ſeront-ils comptables des prévarications de leur miniſtère, puiſqu'ils ſont indépendans de tous les pouvoirs.

Le clergé n'a pas échappé non plus à cette manie de tout renverſer, qui avoit ſaiſi

comme un vertige la majorité de tes représentans ; sous prétexte de le réformer, on l'a détruit. Persecutés, depouillés tous ses membres sont flétris par un serment honteux, ou bien poursuivis par une haine active.

Oui, Dieu donna aux Français une révolution comme un de ces fléaux redoutables qu'il lance quelquefois sur la terre pour montrer sa puissance aux mortels & se venger de leur oubli.

Des philosophes tiennent les rênes de l'empire, elles flottent comme leurs opinions ; ils roulent dans des chars dorés sur les cadavres de leurs victimes. N'allez pas vous persuader que ces hommes soient de véritables philosophes, ils ont pris le masque de la fraternité pour couvrir l'image hideuse de leur égoïsme. Ils étoient pauvres auparavant, ils rampoient devant les dépositaires du pouvoir, & maintenant ils se vengent des dédains auxquels les exposoit leur bassesse.

Si l'on peut jetter en avant quelques probabilités sur l'avenir, lorsque par une secousse terrible, on a fait dévier tous les évé-

nemens de lapente naturelle à laquelle les avoit foumis une fage politique, on prévoit, que fatigués de leurs fouffrances, les Français rendus à ce refpect qui les attachoit depuis 1500 ans à la monarchie, fauront fe fouftraire aux langes dans lesquels on retient leur enfance républicaine. Ils chercheront la paix fi douce & fi néceffaire au cœur de l'homme policé. Ils fentiront que les chimères de la liberté trouvent bien leur place dans le roman de la république Romaine, mais quelles ne peuvent fe réalifer dans ungrand empire qui a toujours profpéré fous les rois. Ils renonceront à ces fentimens exaltés qu'on leur fait prendre pour de l'héroïfme, à cette indépendance orgueilleufe qui met les divagations des volontés contradictoires, à la place des loix conftantes puifées dans les idées du bien général. On les verra encore s'illuftrer aux champs de la victoire, & renoncer à cette apathie *Quakerienne* qui leur a été prefcrite par de timides légiflateurs.

Je le répete, nous fommes dans une crife dangereufe, la guerre civile & la guerre étrangère viendront achever l'ouvrage des factions. Et un jour, quand le voyageur attiré

attiré par de vaſtes amas de ruines ſe détournera pour contempler les reſtes d'un grand empire, il foulera en frémiſſant les monumens de la monarchie qui auront écraſé le cadavre de la république, il dira : ici étoit le palais des rois, l'anarchie l'a renverſé en ſe déchirant elle-même. Là, un grand trône environné de la force & de l'amour d'un grand peuple. Il n'eſt plus, ſes débris ſont confondus avec les faiſceaux épars des licteurs. Semblables à ces enfans indociles qui manient une arme meurtriere malgré les avis d'un père tendre, les Français ont voulu avoir une liberté illimitée, & ils ont tourné contre leur ſein les poignards qu'elle avoit remis dans leurs mains, ils ont voulu la liberté, ils n'en ont connu que le fanatiſme.

O ma patrie, lorſque tu es encore ſuſpendue ſur l'abyme des plus affreuſes discordes, écoute ces avis d'un de tes enfans qui lie ſon ſort à ta félicité, profite du ſoufle qui te reſte ; le moment où je parle, va peut-être le diſſiper.

Que les légiſlateurs ont bien terminé leur adreſſe aux citoyens Français, quand ils ont

dit que la monarchie (qu'ils osent appeller le despotisme) ne trouvera plus que des ruines en entrant en France. Ce sont leurs décrêts qu'iles ont accumulées.

Eux seuls cependant devoient reconstruire l'édifice de la monarchie, ils en avoient contractè l'obligation avec le peuple qui les avoit nommés. C'étoit sous la protection du monarque & sous ses ordres qu'ils alloient discuter les grandes questions de l'intérêt public. Dès le commencement de leur cession ils ont manifesté cet esprit de turbulence & de révolte qui nous a précipités dans l'opprobre du crime & du malheur. Ils avoient reçu des pouvoirs pour agir avec les deux autres ordres du royaume, ils ont voulu s'en rendre indépendans, & après y être parvenus, ils ont cherché à les renverser.

Ils ont tour-à-tour employé la trahison, la terreur & l'insolence. Le peuple qui se jette avec emportement dans toutes les démarches tumultueuses, & qui sert en aveugle les projets les plus criminels ; le peuple dont l'existence est un mal politique, dangéreux, mais néceſſaire dans un grand em-

pire, a d'abord applaudi à leurs entreprises, & forts de son opinion, de ses préjugés, les députés du tiers se sont constitués, & leur constitution a enfanté l'anarchie. Monstre féroce & sans mesure dans ses transports, dont l'instinct est de détruire, & qui dans la rage qui l'anime, dévore son propre sein : fantôme hideux, dont le regard est farouche & les mugissemens sombres & prolongés ; que nulle autorité ne peut vaincre puisqu'il est produit par le choc des forces divisées, dont rien ne peut arrêter l'effervescence, puisqu'il n'est arrêté que par son propre épuisement, & qui finit par détruire tout-à-fait la liberté des peuples après avoir été produit par ses excès.

Ces hommes qu'agitoient en tout sens les mal intentionnés & les factieux savoient bien d'abord que leurs tentatives étoient criminelles & pourroient les conduire à l'échaffaud. Mais quand on ne tient à la patrie que par le désir de la bouleverser ; quand on n'a à perdre, ni son honneur, ni ses biens, on risque facilement pour le plaisir de dominer, une vie souillée de crimes & qui a

befoin pour fe prolonger, de l'impuiffance des loix, & de l'impunité qu'elle affure.

N'en doutons pas, la plus grande partie de ceux qui compofent la majorité des états-généraux, font des hommes qui n'avoient de reffources que dans les difcordes du royaume, & qui n'ont pas vu de meilleur moyen pour fe livrer fans rifque à toutes fortes d'excès, que d'anéantir toutes les autorités, d'y fubftituer leur tyrannie & de lancer enfuite fur ce beau royaume, les forcenés qui n'attendoient que leur fignal.

Que pouvoit enfanter une révolution commencée ainfi par l'inftinct du crime? Des attentâts plus noirs encore.

Hommes paifibles ou plutôt pufillanimes, qui avez adopté les fruits de cette révolution fans en connoître les refforts infâmes, qui féduits par des décrèts philofophiques avez jugé les intentions de vos légiflateurs, par des phrafes fententieufes, fachez que vous avez été féduits, que ce n'étoit nullement la liberté qu'on vouloit vous donner, mais le défordre, mais la mifère & l'infamie. Vous

avez cru que les droits de l'homme conſacrés en tête de cette conſtitution, en ſeroient la baſe, & que leurs traces indeſtructibles ſe trouveroient dans toutes les inſtitutions nouvelles. Eh bien! on les a perdus de vue, on les a foulés aux pieds, tandis que vous les divinifiez, on s'eſt joué de votre crédulité & on en abuſé dans toutes les occaſions où il falloit vous demander des ſacrifices.

Etoit-ce par une conſéquence de ces droits de l'homme, qu'on permettoit à des brigands ſoudoyés de ſe répandre dans les campagnes, tenant en main le fer meurtrier & les torches funèbres. Quelles ſont les victimes que cherchent ces furieux? Ce ſont tous ceux qui par honneur ou par devoir n'ont pas approuvé les forfaits qui tendent à détruire la monarchie, ce ſont ceux dont les richeſſes ont excité l'avidité des brigands légiſlateurs.

« Tuez, leur a-t-on dit, tuez ſans diſcer-
» nement & ſans pitié, n'épargnez ni la vieil-
» leſſe reſpectable, ni la beauté timide, ni les
» enfans qui vous tendront les bras ou qui
» appelleront leurs parens que vous aurez
» étendus morts à côté de leur berceau; enſuite

» répandez-vous dans les châteaux, dévaftez-
» les ; & dans la crainte que quelqu'un ne foit
» caché dans leurs tours ignorées ou dans
» leurs fombres fouterreins, mettez-y le feu,
» & que la flamme dévorante aille atteindre
» ces malheureux qui ofent aimer la vie ».

Voilà les affreux préludes par lefquels on établiffoit l'exercice des droits de l'homme; voilà ce qu'on a voulu vous faire regarder comme les fuites néceffaires d'une grande révolution.

Enfuite, lorfque par des vexations révoltantes, par des infultes, par des menaces, on eft parvenu à faire déferter le royaume à tous ceux qui aiment la paix, & qui ne veulent pas tendre la tête aux bourreaux, on vient leur faire un crime de ce qu'ils n'ont pas attendu les coups qu'on leur préparoit; & l'on parle de les forcer à y revenir, ou de confifquer leurs biens, toujours, pour confacrer la déclaration des droits de l'homme.

Pour légitimer encore aux yeux du peuple un pareil oubli des principes qu'on avoit établis: (car, quelques foient ses difpofitions funeftes,

il faut déguiser la noirceur des forfaits qu'on lui ordonne, ou que l'on commet en son nom ; on a prétendu que les victimes de la révolution ne cessoient de nous fatiguer de leurs intrigues & de leurs complots. Cette prévention étoit nécessaire pour qu'on les forçât à quitter la France, & depuis qu'ils l'ont abandonnée, on a prétendu que c'étoit pour exciter contre nous les couronnes étrangères : cette calomnie étoit encore puissante pour préparer le peuple à voir, sans murmure, enlever aux fugitifs leurs biens & leurs richesses, & en faire *une propriété nationale;* c'est là ce qu'on vouloit: voilà le projet pour l'exécution duquel il falloit mûrir les têtes; aussi, voyez-vous ces émissaires qui par-tout irritent l'opinion par des écrits incendiaires ou par des discours furieux ; ils montrent que la mesure des crimes n'est pas remplie, & que les factieux en ont besoin pour les nouveaux attentâts qu'ils préparent.

Quand vous verrez les assassins : O ! vous dont les noms se trouvent sur les tables sanglantes de la proscription ! s'élancer sur vous pour obéir aux ordres qu'ils ont reçus, laissez-vous égorger sans résistance, & n'allez pas encore au milieu des déchiremens de votre

agonie, éprouver les convulsions de la mort; la nation française qui est répandue dans le vaste amphithéâtre où se consomment les meurtres, juge des coups, & insulte à ceux qui ne tombent pas noblement sous sa hache populaire. Maintenant ce peuple si doux, si humain, ne connoît d'autres délassemens que les tableaux hideux du trépas & du désespoir.

Le départ inattendu du roi (8) avoit cons-

---

(8) On devine bien que le sieur d'Orléans en apprenant le départ du roi, n'a pas consacré à l'inaction les premiers momens de la stupeur & de la crainte du peuple ; aussitôt des émissaires courent, se répandent aux tuileries, dans le palais-royal : nous n'avons rien perdu, disent-ils ; il nous reste encore M. d'Orléans. Celui-ci se montre sur son escalier, caresse de l'œil la multitude soudoyée, oppose un front, qui ne rougit jamais, aux lazis que quelques personnes lui lachent. Il sort accompagné de son fidèle mercure, il se répand dans les grouppes, & offre au peuple la lie du sang des Bourbons, & les mains d'applaudir. Et les hurlemens de se faire-entendre; ce charivari auquel se mêloit le bruit des tambours & du canon qu'on tiroit par intervalles, sembloit le signal de la détresse & le cri des oiseaux de la mort. Le soir du départ, son jeune fils, Montpensier étoit à la porte

terné d'abord les esprits craintifs & prévoyans; mais il avoit rempli de joie les factieux, qui disoient, dans leur transport, nous n'avons donc plus de roi; ils ne sentoient pas qu'une fois à Montmédy, il seroit à la tête de sa fidèle noblesse; & que, soutenu par les puissances étrangères, il auroit bientôt triomphé de ces bandes désordonnées & sans frein, qui répandent la terreur par-tout où il n'y a pas de résistance. Ils ne sentoient pas que tous les Français ne veulent pas s'intéresser à leurs complots, ni embrasser leurs cruelles espérances, & qu'au premier choc, ils seroient abandonnés de tous ceux sur lesquels ils se fondent; ils ne sentoient rien, car le sort des méchans est de ne mettre nulle prudence dans leurs démarches, & aucune prévoyance dans l'espoir dont ils se flattent.

Lorsqu'ils ont vu ques des traîtres avoient

---

du château; c'étoit un être intéressant, lancé sous un costume national à l'ivresse populaire, & en même-tems aux injures de quelques grenadiers qui lui dirent: ton B . . . .de père veut être notre roi, mais il ne le sera pas. Oh! quelle enfance, que celle qu'on exerce aux complots, & qu'on accoutume aux injures. Le peuple fut tranquille, mais c'étoit le calme de la frayeur.

arrêté ce monarque infortuné, ils ont d'abord feint une ſatisfaction qu'ils n'éprouvoient pas; mais bientôt leur imagination féconde en projets criminels, leur a montré de nouveaux moyens d'avilir tout-à-coup l'autorité royale, en tournant contre elle une démarche qui devoit lui reſtituer ſa force & ſa ſplendeur. Ils ont dit : « reſſerons les fers de Louis XVI,
» envenimons encore par une tyrannie plus
» ſévère, la haine profonde qu'il doit avoir
» pour notre conſtitution & pour ſes agens.
» Le peuple, dont l'opinion eſt préparée à tant
» de forfaits, inſultera encore à ſa misère;
» alors nous paroîtrons vouloir lui rendre la
» couronne ; mais les émeutes que nous avons
» ſu préparer arrêteront tout-à-coup notre
» marche; une populace furieuſe, que nous
» appellerons la majorité du peuple français,
» entourera le lieu de nos ſéances, & de-
» mandera, par ſes hurlemens qu'il ſoit
» dépoſé. Alors, forts d'une opinion ſi bien
» prononcée, ſi évidemment prédominante,
» nous décréterons que la royauté appartient
» aux factieux de l'Empire, depuis que celui
» qui en étoit pourvu a oſé s'en montrer
» indigne, & ſe deshonorer par une tentative
» vigoureuſe. Alors, raſſaſié d'opprobres, de

» chagrins, Louis XVI dépendra du premier » aſſaſſin auquel on aura perſuadé que tuer » un roi eſt une choſe louable & même né- » ceſſaire ». Nous n'aurons plus de roi ; & auſſi-tôt qu'on verra ſe déchaîner avec une activité encore plus terrible, ces factions, que le nom de roi retenoit encore dans des limites dont leur audace s'indignoit, chaque factieux deviendra un bourreau, & chaque bourreau un roi, un légiſlateur, qui, las de frapper des têtes proſcrites, finira par les déſigner à ceux auxquels il aura remis ſa hache & inſpiré ſes fureurs.

Ils ſe baigneront donc dans le ſang, ces hommes qui ne ceſſent depuis ſi long-tems d'en demander ; ils reſpireront au milieu du carnage, & leur affreux ſourire montrera qu'ils jouiſſent pour la première fois de leur vie.

On verra combien la démocratie eſt ſupérieure au gouvernement monarchique. Celui-ci ne ſait que protéger les citoyens, il n'a de force que pour enchaîner les méchans, ſes abus ſont paſſagers, partiels & faciles à détruire, l'exécution des loix y eſt prompte & rigoureuſe, leur confection pliée aux beſoins des peuples, les ſoldats ſont diſ-

ciplinés, ils aiment la patrie & leur roi, & volent au premier ſignal dans les champs de la victoire; le régime monarchique eſt ſtable où les foibles changemens qu'on y tolère, ſe font en faveur du peuple. Les impôts ſont proportionnés à ſes beſoins & diminuent avec eux. Toutes les volontés en fortifient une ſeule qui ſe dirige vers un but unique qui eſt le repos & la ſûreté de l'état. Un ſeul mot, une ſeule penſée du monarque peut rendre le royaume heureux, paiſible, & lui imprimer le caractère de grandeur qui convient à ſon étendue & à ſa population.

Les arts y ſont encouragés par des récompenſes données avec ſageſſe & diſcernement; partout, les monumens qu'ils élévent ſont auſſi immuables que ſes ſiécles, auſſi nobles que la volonté qui préſide à leur ſtructure. Le commerce étend les calculs ſous la protection reſpectée du monarque, juſques dans les plages les plus lointaines; s'il eſt gêné ou inquiété, un ſeul mot d'un conſul va le couvrir de l'égide des traités, ou ſi on les mépriſe, venger l'honneur d'un grand roi, par la puiſſance d'une grande nation. S'il eſt ſur la terre quelque région

inabordable, les encouragemens accordés par des miniſtres éclairés, inſpireront du courage aux navigateurs, & tout-à-coup on verra s'ouvrir une nouvelle branche de commerce, une nouvelle ſource de proſpérité. Quoiqu'on diſe que la vérité ne parvienne jamais juſqu'au trône, elle peut cependant y arriver dans un moment où le monarque permet à ſes ſujets de voir en lui un père tendre & un juge équitable : c'eſt alors que ce cri déchirant d'un opprimé peut être entendu, ſaiſi par une ame ſenſible, & que l'innocence triomphe des ſuccès paſſagers des méchans. D'ailleurs, une loi ſage peut dans certains jours ouvrir à tous les citoyens, les barrières du palais des rois, & admettre ſous ſes lambris dorés tous ceux qui veulent ſolliciter une grace ou exiger une juſtice. Si quelquefois le crime eſt impuni, c'eſt parcequ'il y échappe à la ſurveillance des loix par le crédit de quelque agent infidele ; de pareils abus ſont rares & je l'ai déjà dit, un mot peut en dévoiler l'horreur. Enfin, le gouvernement monarchique réunit l'unité, qui ſeule peut ébranler utilement les forces d'un royaume immenſe ; la ſureté qui fait proſpérer les mœurs publiques & les fortunes particulières, & la

ſtabilité qui prévient les ſecouſſes & les agitations qui détruiſent les empires.

Mais tous ces avantages ſont nuls en comparaiſon de ceux que produit le gouvernement populaire. Les clubs s'y emparent de la toute puiſſance ; ils accablent de calomnies & de perſécutions ceux qui ne veulent pas les regarder comme ſouverains ; ils tiraillent en tout ſens l'opinion publique, la diviſent pour profiter de ſa foibleſſe incertaine, l'égarent pour l'entraîner dans les excès ; leurs membres ſe déclarent inviolables & ſacrés, ils ſoumettent les autres citoynes à des loix capricieuſes, qu'ils violent quand cela convient à leur ambition ; ou bien, ſi au milieu de tant de diſcordes on parvient à organiſer la force publique, à donner aux magiſtrats le pouvoir de la faire agir, à établir quelque frein pour les intriguans; les émeutes que les factieux excitent, auront déjà fait les plus grands ravages avant qu'on leur ait oppoſé la loi & ſes défenſeurs, avant qu'un décret ou un arrêté n'ait ébranlé la force publique. Le peuple, toujours ſi voiſin des inſurrections, quand on les lui a montrées comme des devoirs, quand tous ſes mouve-

mens dépendent des paſſions les plus actives ou des ſuggeſtions les plus criminelles, le peuple qui ſent que ſes forces ſont le ſeul appui du gouvernement, qui ſe croit un ſouverain indépendant, ſaiſit toutes les occaſions de ſe révolter, de déſobéir à des loix qui le bleſſent, ou d'en faire qui s'accordent avec ſes intérêts. On calme ſes fureurs en les approuvant, ou en paroiſſant s'y conformer. (9) Sans ceſſe ſes caprices ſe ſubſtituant aux loix qu'il a conſenties, il veut

---

(9) On a aſſez vu dans le procès du malheureux Favras quels affreux ſacrifices il faut faire à la férocité d'un peuple ſouverain; aucun de ſes juges n'oſoit le condamner, les frémiſſemens des factieux ont prononcé ſon jugement; on le leur a livré comme une victime & non comme un coupable. Oh! que ſon ame ſublime devoit être horriblement affectée de l'impatience de ces hommes à qui il falloit un tableau ſanglant, & ſi quelque choſe dut la conſoler quand elle quitta ſon enveloppe mortelle, ce fut de quitter une horde de cannibales. Qu'on nous diſe que le peuple n'a pas recueilli dans la révolution tous les goûts de la cruauté? Qu'on nous diſe que l'eſprit républicain ne perpétue pas cet inſtinct nuiſible. Le fantôme ſanglant d'un héros immolé à l'implacable & furieuſe vengeance des Pariſiens, s'offrira toujours à mes regards, quand on voudra me vanter le gouvernement démocratique.

le lendemain ce qu'il a refusé la veille, il foule aux pieds, il traîne dans la boue l'idole qu'il encensoit, & récompense des services importans par une noire ingratitude, ou par de lâches attentâts. On n'est heureux que quand on est ignoré de lui, & si quelque fois une malheureuse célébrité, ou sa confiance passagère vous placent dans un poste important, attendez-vous à voir son inconstance vous renverser avec ignominie, & sa méchanceté vous poursuivre avec acharnement; c'est lui qu'il faut flatter, & auquel il faut taire des vérités qui blesseroient son orgueil; tous les avis utiles sont payés par le mépris, quand ils ne s'accordent pas avec les erreurs & les fantaisies de son opinion.

S'il nomme quelques représentans pour faire des loix, croyez-vous que le desir du bien public les dictera? Elles seront toutes le fruit des circonstances ou des plus criminels calculs, L'amour propre & l'intérêt s'opposeront sans-cesse à celles qui seront utiles, & l'on n'aura plus que l'ouvrage des passions, & le résultat informe des discussions les plus emportées; si elles obtiennent le consentement de la nation, par une de ces bizarreries

bizarreries si communes dans les républiques, où les factieux forcent les hommes sages & timides à recevoir des loix qu'ils n'approuvent pas.

C'est alors que vous verrez les législateurs s'emparer tout-à-fait d'un pouvoir qui n'étoit que provisoire, & surs de la sanction populaire, accueillir le délire des hommes turbulens qui les dirigent, mépriser toutes les demandes qui blessent leur autorité, & n'applaudir qu'aux témoignages du respect & du dévouement (10], & le peuple qu'on con-

(10) Les législateurs du manége reçoivent tous les jours, sur leurs chaises curules, un encens préparé à Paris, & qu'on leur persuade venir de province. C'est sur-tout depuis quelque tems que les faiseurs d'épitres, en l'honneur de ces messieurs, sont surchargés de demandes; chaque député en exige pour son département, & cela se paye en assignats; c'est du papier pour de la fumée; tout cela enivre, & l'on décréte, l'on décréte. Cependant comme le peuple auroit pu trouver mauvais que ces messieurs reçussent 21 liv. par jour pour s'entendre louer : on est convenu de ne plus le faire que par extrait, afin qu'il s'imaginât qu'on ne veut s'occuper que de ses intérêts, tout va ainsi avec un peu d'adresse ;

duira malgré lui, se croira tout-à-fait indépendant, il s'enivrera d'espérances & criera vive la liberté dans le sein du besoin. Voilà le tableau le moins hideux du gouvernement démocratique qu'on vous peint comme le plus parfait, comme le seul qui s'accorde avec vos droits & votre bonheur. Qu'on s'attende à le voir souvent changé & ramené même naturellement à la monarchie ; mais avant cette époque, que de troubles déchireroient la patrie, que de forfaits nous y auroient précipités. Sans doute il vaut mieux que l'on n'ouvre pas une nouvelle carrière aux factieux, ni qu'on leur prépare de nouveaux triomphes.

Ah! sans doute que cette généreuse no-

---

mais moi je pense que les *décréteurs* dorment sur un volcan. Plusieurs départemens sont indignés de leur conduite, & l'on se garde bien de lire leurs vigoureuses épîtres, cela éclaireroit ceux auxquels on persuade qu'il n'y a qu'un vœu en France pour la constitution. M. Camus est chargé de mettre ces lettres à la place des assignats dont il annonce le brûlement toutes les semaines, ce qui explique pourquoi il est si considérable quand les affaires vont très-mal.

bleſſe qui n'a jamais trahi ſa cauſe ni celle du monarque, ſe hâtera de détruire les frèles trophées du crime. Elle ne ſouffrira pas qu'une famille auguſte ſoit expoſée aux profanations des ſcélérats. Elle ſe hâtera d'annoncer avec la vigueur du bon droit & de la toute puiſſance, ce qu'elle veut faire encore pour ce peuple qui s'acharne à la pourſuivre. Sans doute que ces chevaliers Français, ſi renommés par leur attachement pour la monarchie, ſe rappelleront les victoires que leur valeur a déterminées ; ils ſe rappelleront & un honneur ſans tache, & des ayeux illuſtres dont les mânes errent autour d'eux, & les excitent à la vengeance. Leur amour & leur reſpect feront oublier à l'infortuné Louis XVI les amertumes dont on remplit ſon cœur, & les images révoltantes qui fatiguent depuis ſi long-tems ſes yeux toujours mouillés de larmes.

Ils rendront à cette reine autrefois ſi idolâtrée à cauſe de ſes graces, de ſa figure, des charmes de ſon eſprit, & depuis, calomniée avec tant d'acharnement à cauſe de l'héroïſme de ſon âme, & de ſa fierté native ;

ils lui rendront encore quelques beaux jours; elle eſt faite pour les connoître, puiſqu'elle a embelli ceux des perſonnes qui l'approchoient, & qu'elle répand encore les adouciſſemens & les conſolations d'une ame ſenſible, ſur ceux de ſon époux. Puiſſe-t-elle au moins recueillir quelques dédomagemens qui verſent le baume de l'oubli ſur les playes de ſon cœur, qui rappellent encore autour d'elle les plaiſirs ſi long-tems remplacés par les crêpes de la douleur, qui charment une vie ſi glorieuſe par les douces illuſions d'un bonheur auquel les dieux l'avoient dabord deſtinée & qu'ils ne refuſeront ſans doute pas aux vœux de ceux qui la connoiſſent, & à des vertus qui trouvent encore des moyens de ſe repandre malgré les horreurs de ſa captivité.

Et vous, ſur qui repoſent tant d'eſpérances illuſtre enfant dont l'âge ſi tendre s'écoule au milieu des orages & de l'adverſité, qui preſque en ouvrant les yeux à la lumière avez vu briller autour de votre tête & de celle de vos parens le fer aſſaſſin, vous dont les traits en perpétuent de ſi chers au cœur des bons Français, dont les actions

rappelleront ſans doute un jour le ſouvenir des vertus dont vous recevrez l'exemple & les leçons. Ah ! ſi jamais, comme on doit l'eſperer, vous montez malgré les factieux ſur un trône raffermi par les efforts de la courageuſe nobleſſe de France, ſouvenez-vous qu'il n'y a que la ſévérité qui en impoſe aux hommes turbulens, & qu'une faute pardonnée enhardit toujours le criminel ; ſouvenez-vous qu'un roi ne doit jamais trop confier de ſon pouvoir, parce que les abus qu'on en fait ne retombent que ſur lui ; ſouvenez-vous que ſi, faire le bonheur des peuples, eſt votre premier devoir, le ſecond, eſt de ne jamais laiſſer avilir la royauté qui doit être reſpectée excluſivement dans tout l'empire. Si jamais le peuple vous fatigue de ſes demandes, ſi à côté de votre pouvoir il en élève un autre plus formidable, faites réunir ſes repréſentans & dites-leur.

» Vos pères ont fixé à mes ayeux les limites & l'uſage de leur pouvoir, ſi des vexations ont deshonoré quelques uns d'entr'eux, elles n'ont cependant pas été aſſez nuiſibles pour effacer l'amour qu'ils leur portoient. Une tranſmiſſion non interrompue me confie le

droit de vous gouverner. Me voici prêt à remplir de si hautes fonctions, à recevoir tous les projets utiles au bonheur du peuple ; je le desire, mais je veux qu'il ne dépende que de moi. N'allez pas opposer un pouvoir passager à une autorité antique qui m'est survenue avec la sanction de plusieurs générations ; pourquoi prétendriez-vous mettre à cette autorité d'autres bornes que celles que ma conscience lui assigne. Quand vous serez opprimés, plaignez-vous de mon gouvernement, mais jusques-là, je dois agir sans éprouver de résistance. Si quelques unes de vos loix sont abusives, je vous permets de me prouver la nécessité de les réformer, je céderai alors à vos vœux, mais sachez que l'autorité ne se partage pas, & qu'un esclave sur le trône est révoltant & même dangereux.

Tel est auguste enfant, le ton que doit prendre un roi quand il parle aux représentans du peuple. Souvenez-vous que vous êtes chargé de l'honneur de la royauté, & qu'en permettant de la restreindre, vous la rendez indigne du rejetton de tant de rois. Ah! si le peuple veut méconnoître le carac-

tère ſacré dont vous êtes revêtu, s'il vous ſoumet comme un enfant en tutele, à des légiſlateurs ineptes & partiaux, réſiſtez avec courage, raſſemblez autour de vous les vrais Français, & s'il faut mourir rendez reſpectable juſque dans ſa chûte une tête couronnée.

Faites que vos opinions ſoient tellement connues, tellement décidées, qu'on n'oſe ni vous preſcrire des démarches humiliantes, ni vous demander un conſentement puſillanime. Faites que vos vrais amis ne ſoient pas incertains ſur ce qu'ils doivent oſer en votre faveur. Dans tous les tems ſoyez prêt à être leur chef & que vos irréſolutions n'allarment pas leur cœur. Ne leur permettez pas de vous abandonner dans des circonſtances orageuſes pour aller chercher dans un royaume étranger un repos qu'ils ne doivent pas gouter ſans vous, faites-les reſter au poſte de l'honneur.

Auguſte enfant, toutes les puiſſances de l'Europe ont les yeux fixés ſur vous, elles ſont intéreſſées aux développemens de votre

caractère. (1) Elles le soutiendront dans sa hardiesse, six cent mille bras appuyeront dans tous les tems l'énergie de vos efforts. Sans doute que vous sentirez alors vos devoirs sacrés, & que vous montrerez combien vous êtes dignes de venger l'honneur de tant de rois qui sortant tous de leurs tombeaux vous exciteront a dissiper les nuages que les factieux ont accumulés sur leur glorieux diadème. Ne perdez jamais de vue un si vaste un si noble projet, il n'y a que la mort qui puisse vous

---

(1) Quels frémissemens, quels cris de rage sont sortis du cloaque des factieux, lorsque parmi les noms de ceux qu'on propose pour l'éducation de monseigneur le dauphin, on a remarqué celui de M. de Bouillé. Le nom de ce grand homme leur rappelloit un ame énergique, un zèlé défenseur du roi, un héros qu'ils doivent redouter. Que de titres à la haine de ces législateurs despotes. Ils ont cru se venger en effaçant ce nom qui les effraye, mais la vengeance peut-elle flétrir quand elle vient d'une source aussi impure. Le tems viendra où les victimes de la rage des factieux parleront des persécutions atroces qu'elles auront essuyées, comme on cite des blessures honorables reçues au service de la patrie & du roi.

affranchir de cet engagement que vous devez prendre en montant ſur le trône.

Et toi, grand homme, dont la conſtance etonne autant qu'elle intéreſſe, qui as ſçu aſſervir aux loix de la modération un courage impatient de diſſiper les vils brigands qui nous gouvernent ; toi qui réunis à toute la valeur, à toute la loyauté de l'antique chevalerie, l'expérience & la tactique des généraux modernes ; on nous dit que le panache du grand Henri ombrage ton front ; ce prince rappella auſſi les Français à des devoirs qu'on leur faiſoit oublier, il fut toujours au chemin de l'honneur, ſon panache l'y faiſoit remarquer, tu étois digne de ne jamais lui faire changer de route. Sans doute que tu as fait paſſer dans le cœur de ceux qui t'entourent, tes intentions & l'ardeur qui les ſeconde. Tu as élevé leur ame par le ſentiment des devoirs ſublimes auxquels ils s'obligent, & ſur-tout, tu leur as montré ce monarque intéreſſant qui leur tend les bras & les invite à briſer ſes fers. Quelle douleur pour eux en voyant les cicatrices honteuſes dont ſes membres ſont couverts. Tu l'attendois ce prince infortuné, tu avois

ſans doute raſſemblé pour le recevoir, tous ſes partiſans. En un moment il devoit oublier deux années de ſouffrances, mais ton attente a été trompée. Ce mauvais ſuccès ne doit point ralentir le zèle qui t'enflamme. Tu peux quand tu le voudras ſonner la trompette d'allarme, ébranler les troupes aguerries, de toutes les puiſſances de l'Europe, & te préſenter devant ces légions timides qui n'attendent pour fuir, qu'un appareil menaçant qui leur en impoſe. Tous tes ancêtres ſont morts couverts de lauriers, tu as commencé comme ils ont fini. Il ne manque à ta gloire que de remettre ſur la tête d'un Bourbon la couronne dont leur valeur a ſoutenu l'éclat.

Il ne manquoit aux motifs que tu as de te mettre à la tête des vrais amis du roi, qu'un décret de la ſoi-diſant aſſemblée nationale. Ce décret exiſte, il proſcrit ta tête : montre que tu ne crains pas de vaines menaces, & quand tu ſeras vainqueur, ſois plus généreux qu'elle, aie le courage de lui pardonner, & de ne te venger que par ſes remords.

Aucun forfait ne souillera ta gloire, tu montreras que ton cœur est trop grand pour s'abaisser à la vengeance. Il est beau de pouvoir punir & de ne pas le faire. Tu anéantiras tous ces clubs où le peuple alimente son inquiétude, & s'essaye aux crimes les plus noirs. Si son ignorance fait l'opprobre des gouvernemens, son orgueil & ses prétentions en font le malheur & la ruine. Tu te garderas bien de laisser aucunes traces de ce pouvoir illégitime & féroce qui repose sur les bases d'une criminelle indépendance. Tu laisseras aux Français le repos, l'espérance & une existence heureuse sous un bon gouvernement, mais tu leur raviras ces facultés politiques dont ils ont abusé, & ces armes pour lesquelles leurs mains ne sont pas faites.

Sur-tout tu reprimeras l'audace des écrivains qui se vantent d'avoir détruit la monarchie, effacé du cœur des Français l'amour des rois, d'y avoir jetté les étincelles du feu de la discorde, & d'avoir mérité la réputation de Sesostrate. Tu courberas l'orgueil de leur génie sous ton épée victorieuse & peut-être verras-tu cette tourbe incon-

séquente, qui s'attache au plus heureux ; célébrer ton triomphe, comme elle a exalté les erreurs du peuple. Tu connoîtras ceux que ce peuple honnoroit de sa confiance, & tu verras à leur conduite si des intrigans & des ambitieux ne sont pas féroces & insolens dans leurs succès, rampans & méprisables dans une adversité qu'ils méritent.

Encore quelques jours, & l'empire des novateurs s'écroulera de lui-même. Les triomphes du crime sont passagers : l'échafaud & la honte l'attendent au terme de sa carrière, & la tourbe féroce qui a favorisé ses projets tourne contre lui les poignrrds qu'elle a reçu de ses mains sanglantes. Il entasse des ruines pour en faire son trône. & ces ruines deviennent son tombeau.

Le peuple est allé loin dans les excès que les régicides lui ont commandés, mais quand il verra qu'il a égorgé, poursuivi ceux qui soutenoient son existence, une réflexion hélas ! trop tardive, lui fera mesurer des yeux l'abyme d'une misère inévitable, & ses derniers transports seront encore contre ceux qui l'ont séduit.

Ont-ils cru, ces brigands légiflateurs, que les émigrans qu'ils ont laiffé fans patrie, fans afile & fans fortune, fe contenteront de traîner chez des peuples étrangers une vie qu'ils ont fauvée des horreurs de l'anarchie. Non la douleur des grandes ames n'endort point leur courage, elle ne leur confeille ni des réfolutions timides, ni une lâche obéiffance, mais elle les élève audeffus de leur fortune, & ne leur infpire que des efforts courageux. Non, ils ne feront pas témoins des fuccès des régicides, ni victimes de leurs attentats, & auffi longtems que le bandeau de l'erreur fera fur les yeux des Français, ils ne foumettront pas un front qui ne fut jamais flétri, à une autorité qu'ils méprifent. Il n'y a que le délire de la tyrannie, qui ait pu infpirer aux brigands .... une volonté fi abfurde & la lâcheté ou la démence peuvent feuls s'y foumettre. On ne compofe pas avec les traîtres, & le calme qu'ils femblent vous promettre, n'eft qu'une fécurité perfide, pendant laquelle ils défignent plus fûrement l'endroit où ils doivent frapper. Compofer avec eux, c'eft reconnoître leur pouvoir, ou parroître le craindre. Non, quand on a

été dans une région étrangère, quand on a couru les dangers d'une ſituation incertaine & vagabonde, on ne revient pas comme eſclaves dans un pays qu'on a quitté par honneur & par devoir, on ne perd pas les fruits d'une ſi longue infortune par une démarche puſillanime.

Oui, ils reviendront, ces hommes fidèles à leur roi, ils reviendront, mais avec des forces dont les factieux ne pourront corrompre les agens, ils diront au peuple Français:
„ Tu fus notre bourreau, mais ce n'eſt pas
„ contre toi que ſera dirigée notre vengeance,
„ c'eſt contre les monſtres qui ont calculé
„ de ſang-froid tes aſſaſſinats, & les ſuccès
„ de leurs affreux projets. Ta conſtitution a
„ fait de nous des victimes & de toi une
„ bande de brigands, elle a eu beſoin pour
„ s'établir, des échafauds & des légions,
„ de l'adreſſe, du menſonge & de la terreur.
„ Ah! retourne aux douceurs de ta vie pri-
„ mitive, & aux inclinations de ce carac-
„ tère qui te diſtinguoit des autres peuples
„ par l'aménité de tes mœurs. Aime encore
„ *ton roi, l'honneur & ta dame*, ne te livre
„ ni à des mépris inſenſés, ni à un orgueil

» extravagant : n'écoute point des passions
» barbares, quitte cet esprit inquiet & fac-
» tieux qui te rendra toujours misérable &
» mécontent. Abandonne ces législateurs fé-
» roces qui, chargés de réformer les loix,
» auroient eu besoin qu'on en fit d'abord
» contre eux pour les forfaits nouveaux dont
» ils ont donné l'exemple & le conseil. Brise
» les autels élevés par une idolatrie aveugle
» & coupable, & rachete par ta soumission
» les erreurs d'une funeste indépendance. »

Certes il est tems que le règne des factieux finisse, & que l'on n'entende plus en France les cris de la révolte. Assez longtems nos imaginations ont été frappées des terreurs de la mort, elles ont besoin de se reposer sur des images calmes & sur des tableaux consolans......

Qu'ils meurent, ces insensés qui ne s'accordent que sur les moyens de commettre le crime & qui se déchirent pour en partager les fruits honteux. Qu'ils meurent ceux qui ont inspiré à un peuple séduit, qu'il y avoit quelque chose de sacré & de religieux dans les sermens qu'ils lui arrachoient pour le

lier à leurs odieux complots, qu'il y avoit du patriotiſme à mépriſer les loix de l'honneur & de l'humanité, à ſoutenir des opinions extravagantes par la force des armes & par l'horreur des échafauds: Qu'ils meurent... mais eſt-il beſoin de recourir contre eux aux moyens d'une vengeance légitime & inévitable. Déjà les brigands ſe ſont égorgés ſur le théâtre de leurs crimes, déjà ils ſe ſont affoiblis par leurs diviſions & les paſſions furieuſes qui enfanterent leurs forfaits, vont bientôt les punir.

Ils ſe craignent parce qu'ils ſe connoîſſent & qu'ils ſavent que le même courage, le même emportement qui les a dirigés dans leurs conjurations, les ſerviront encore dans les diſcordes que fera naître le partage des dépouilles du trône. Le trouble règne parmi eux, ils s'arrachent les lambeaux du pouvoir qu'ils ont conquis, & ils frémiſſent des prétentions & des droits infâmes que leur donnent à tous de noirs attentats. Ainſi dans les forêts de l'Arménie les animaux qui n'ont d'autre inſtinct que celui de la férocité, eſſayent leurs dents meurtrières & dévorantes ſur la même victime, mais

mais le partage de ſes membres palpitans, eſt toujours entr'eux le ſignal d'un combat terrible.

Qui n'a pas été ſurpris d'entendre Barnave & les Lameth, ces chefs de factieux, ces traîtres dont l'influence dans le ſénat du manège a détruit l'autorité royale & le corps de la nobleſſe, dont tous les diſcours commandoient la révolte & le carnage ? Qui n'a pas été ſurpris de les entendre ſoutenir la monarchie contre le républicaniſme ? Ont-ils abjuré leurs infâmes principes ? Non, car ils n'auroient pas ſouffert qu'on nous laiſſat un roi ſans pouvoir ; non, car on les auroit vus aux pieds du monarque ſolliciter l'oubli des crimes dont ils ſont coupables envers lui. Ont-ils projeté de repoſer leurs bras, las de détruire, ou d'employer leur popularité pour le retour de la paix ? Non, car ils nous préparent des troubles plus ſanglans & l'excès de leur ambition a ſeul inſpiré de la prudence à leurs deſirs. Ils ont vu que le parti dont ils étoient les moteurs baiſſoit beaucoup dans l'opinion publique, & qu'il n'y avoit plus que des mépris à recueillir au ſervice d'un régicide. Ce qui s'eſt paſſé

dans un conciliabule très-myſtérieux où ils ont été appellés par d'Orléans, avec Marat, Danton, Laclos, Pethion, Camille, Roberspierre & quelques autres élus, a tout-à-fait déterminé leur défection! Il s'agiſſoit d'aſſigner la place que chaque conjuré occuperoit après le grand coup qui alloit mettre d'Orléans ſur le trône. Barnave demandoit celle de premier miniſtre, Charles Lameth, celle de miniſtre de la guerre, Alexandre, très-renommé dans la carrière diplomatique, prétendoit au département des affaires étrangères. Ces demandes exagérées ont fait frémir de rage les autres candidats : chacun d'eux a rappellé ce qu'il avoit fait contre la tranquillité publique, contre la famille royale, contre la nobleſſe & le clergé. Enfin ils ont peint ſucceſſivement toutes les horreurs dont nous avons été les victimes ou les témoins.

D'Orléans, juge de cette querelle a ſoumis un inſtant au tableau, des crimes qu'il avoit commandés ou partagés, mais il reſtoit incertain, & craignoit que ſa déciſion ne lui enlevât des hommes ſi utiles dans les convulſions qu'il préparoit. Les fougueux Lameth & Barnave leur ſanguinaire acolyte indi-

gnés d'une irréſolution qui pouvoit faire douter de la noirceur de leurs forfaits, ſe ſont retirés en promettant d'embraſſer les opinions des modérés, de diſſoudre le club des régicides, & d'empoiſonner tous les partis de leurs trahiſons. Ils ont rempli leur promeſſe, & déjà ils ont immolé à leur rage les hommes crédules, entrainés par leurs coupables déclamations ; ils ont vengé par la rigueur d'une loi meurtrière des troubles qu'ils avoient eux-mêmes commencés. Fiez-vous enſuite à la prétendue converſion des traîtres.

Les factieux ! ils avoient combiné la marche des évenémens qui ont enſanglanté la France. Ils avoient diſtribué leurs agens parmi le peuple. Ils ſe préparoient à déployer contre lui la force des armes, & ils l'envoyoient froidement à la boucherie. Ils ordonnoient au nom de la loi la punition des crimes qu'ils avoient eux-mêmes préparés contre elle. Ils ont été en même tems coupables, juges & bourreaux. Oh ! ſcélérateſſe du cœur humain ! de quels affreux calculs ſont capables ceux qui n'ont de force, de jugement & de politique que pour la ré-

volte ; qui après avoir consacré comme un principe éternel, que l'insurrection des peuples est le plus saint des devoirs. Après avoir exalté toutes les têtes par cette maxime subversive des gouvernemens, ils osent venger sur une multitude séduite les crimes de leur ambition.

Pourquoi le rendoient-ils si turbulent, si cruel, ce peuple qu'ils ont caressé aussi longtems qu'il a pu servir les excès de leur pouvoir, & qu'ils enferment pour l'égorger quand ils craignent ses reproches & ses fureurs ? Il n'a suivi en se révoltant que l'impulsion qu'il reçoit depuis deux années, & il n'a commis contre le monarque aucun attentât qu'on ne lui en ait donné l'ordre & l'exemple. Etoit-il étonnant qu'après avoir méprisé une autorité sacrée, il ne respecte pas celle qui n'existe que par lui & contre lui ?

Sa pétition indiquoit aux régicides ce qu'ils pouvoient oser pour couronner dignement leur ouvrage, & ils ont refusé de l'entendre, après avoir cependant reçu ses ordres dans bien des circonstances. Mais ils ne lui ont pas pardonné dans celle-ci d'avoir prévenu

leur décret, & ils ont voulu eſſayer ſon obéiſſance en le rendant contraire à ſes volontés. Ils ont voulu dans un moment où ils vont ſe conſtituer les ſouverains permanans de la nation, intimider tout ce qui oſoit leur réſiſter, & contenir par l'effroi une multitude qui leur devient inutile, depuis qu'ils ſont ſurs du dévouement de la garde nationale.

Ils ont fait comme tous le tyrans, ils ont égorgé les miniſtres de leurs crimes après en avoir recueilli les ſuccès.

L'efferveſcence de la populace troubloit les rêves de leur orgueil, ils craignoient qu'elle ne vendit à une autre faction des ſervices qui leur ont été ſi utiles : que la miſère qui paralyſe ſes bras, qui abrutit ſon ame, qui brûle ſon cœur de paſſions ardentes ne lui fit ſaiſir avidement l'eſpoir d'une autre ſituation, & qu'elle ne vit ce changement dans le déſordre où elle a toujours puiſé ſes eſpérances depuis la révolution. Hélas ! il falloit bien la tuer, puiſqu'on ne pouvoit ſatisfaire ſes beſoins, ni remplir les promeſſes dont on l'a bercée.

Pauvre peuple! tes premiers attentats m'ont rempli d'horreur, ſur-tout quand j'ai vu que tu avois le courage d'en contempler de ſang-froid les ſuites déchirantes. Mais dans mes frémiſſemens, j'accuſois ceux qui t'ont corrompu... je voyois que tu étois l'inſtrument paſſif des rebelles, & déjà je pouvois prévoir que tu ſerois une des victimes livrées à la férocité des loix les plus extravagantes.

O vous, ſur qui retombent toutes les imprécations & le ſang des malheureux immolés à une révolution qui ne fut utile qu'a vos projets, vous qui occupez dans le manège les chaiſes curules & le trône dictatorial, venez au champ de votre fédération, voyez le peuple embraſſer en frémiſſant l'autel qui a reçu de coupables ſermens, voyez cet autel enſanglanté comme pour en expier le crime!